

Claire Tabouret, peintre dans l'âme

RÉVÉLATIONS 2016 (10/12) Chaque jour, «Le Figaro» distribue ses coups de cœur. Révélée par la collection Pinault en 2014, cette jeune peintre vit à Los Angeles.

C VALÉRIE DUPONCHELLE @VDuponchelle
eux qui ont dit que la peinture figurative est morte ne connaissent pas Claire Tabouret. Ou alors, ils parlent au pied de la lettre. Cette jeune femme frêle et décidée, née en 1981 à Pertuis (Vaucluse), est tombée en peinture comme un soldat part au front. Rassemblant toute sa force d'âme, croyant dur comme fer en son étoile, marchant ferme vers l'inconnu, bien décidée à en découdre et à en faire quelque chose d'autre. Sa dernière exposition, avec ses femmes cuirassées comme des insectes, vues en contre-plongée, s'est achevée le 23 décembre à sa galerie parisienne Bugada & Cargnel. Ne s'appelle-t-elle pas justement «Battlegrounds» ?

Ses personnages apparaissent en fantômes à travers une succession de couches et de transparences où se mêlent

aplats, épaisseurs et fluidités. Le vert, couleur souvent liée au malheur et à la magie, y trouve son chemin, comme chez les expressionnistes allemands ou dans les retables du Moyen Âge. Il est son fil d'Ariane qui raconte l'histoire derrière l'image. Cette «réalité mouvante» crée des tableaux hallucinés et tendres, des portraits de groupe qui semblent flotter dans l'air, des héros venus d'ailleurs ou des «Maisons inondées» qui, par leur absence humaine, renvoient doublement à l'existence perdue.

Étrange et intemporel

Le premier grand saut dans le public fut en 2014 dans l'exposition «L'Illusion des lumières», versant de la collection Pinault subtilement mis en scène par Caroline Bourgeois au Palazzo Grassi à Venise. Dans son grand tableau, étrange et intemporel, son bataillon d'enfants déguisés semblait tenir des lances lumineuses,



entre *La Bataille de San Romano* d'Uccello et *Star Wars*. En septembre 2013, le collectionneur breton avait découvert cette peintre de 32 ans lors de sa première exposition en galerie chez Isabelle Gounod.

Ce coup de projecteur a changé la vie de la diplômée des Beaux-Arts de Paris (atelier de Dominique Gauthier), dont l'agenda s'est peuplé de rendez-vous prestigieux, digne du carnet de bal de ses *Débutantes*

Claire Tabouret, en mai, dans son atelier de 400 m² d'Atwater Village, à Los Angeles. LOGAN WHITE

qu'elle a peintes d'après une banale photo, mais en Valkyries dans toute leur féminité guerrière (exposition en 2015 chez Bugada & Cargnel, dans le XIX^e).

Depuis deux ans, cette Française «à la recherche de dépaysement, d'espace, de découverte, d'inconnu» s'est installée à Los Angeles. «Je ne connaissais pas. C'est une ville flexible où l'espace déstructuré vous laisse libre, où tous les choix sont là, mais à votre disposition, pas imposés. Cela change tout, jusqu'au rapport au corps.» Son grand atelier de 400 m² à Atwater Village dans lequel elle s'enferme méthodiquement, rituellement, lui «permet de travailler sur plusieurs toiles en même temps» (elle n'avait que 70 m² au Pré-Saint-Gervais). Budi Tek, le collectionneur tout-puissant et mécène du Yuz Museum de Shanghai, est déjà venu la voir cet automne, a acheté plusieurs œuvres et programmé une exposition en novembre 2017, inspirée du *Quatuor pour la fin du temps* d'Olivier Messiaen. Elle réalisera deux grands panneaux peints recto verso qui seront suspendus dans l'atrium de son musée privé du West Bund qui a célébré Giacometti en 2016.

En mai, Claire Tabouret exposera chez Balthus à la Villa Médicis, à Rome, une idée de Chiara Parisi, qui quitte La Monnaie de Paris sur le triomphe de son exposition Maurizio Cattelan. En juin, elle se réjouit d'exposer ses «peintures qui parlent d'eau», ses *Maisons inondées* et ses *Migrants*, au Creux de l'Enfer, ancienne usine de couteaux devenue centre d'art à Thiers. Puis à la Friche la Belle de Mai à Marseille. «J'ai toujours peint. Ce qui change, c'est le contexte, c'est tout. Je dois tout oublier quand je rentre dans l'atelier. Mon temps est mon seul trésor.» En plus, c'est une sage. ■

Le «Don Quichotte» presque idéal d'Éric Vu-An

DANSE Sans grands moyens, mais avec beaucoup d'inventivité et grâce au système D, le maître de ballet a relevé son pari.

ARIANE BAVELIER @abavelier
ENVOYÉE SPÉCIALE ANICE

Éric Vu-An ne manque pas de culot. Il signe un nouveau *Don Quichotte* pour son Ballet de Nice. Une production qui, à l'Opéra de Paris ou au Bolchoï de Moscou, requiert une bonne soixantaine de danseurs. Il en a 26 et un budget artistique pour l'année qui équivaut environ à une production lyrique. «Il faut programmer pour les fêtes des pièces qui donnent du rêve, de la chaleur et de la légèreté», dit-il. Alors, il a fait de nécessité vertu, racheté au Ballet de Florence les costumes d'une ancienne production, embauché neuf élèves de divers conservatoires des alentours pour grossir son corps de ballet, fait peindre des toiles en guise de décor par

les ateliers de l'Opéra de Nice, et endossé lui-même le costume, le bouc et le casque à salade de Don Quichotte. Le public, qui rappelle les artistes dix fois pour les saluts et scande les fouettés du mariage de Kitri et Basilio en battant des mains, ne se doute même pas qu'il applaudit une sorte de miracle.

Que faut-il en fait pour réussir un *Don Quichotte*? Éric Vu-An, qui danse ce ballet depuis ses 16 ans - il en avait présenté le pas de deux à Varna, l'a interprété dans le monde entier et l'avait repris pour son retour à l'Opéra de Paris voilà quinze ans -, a su apprivoiser le songe d'absolu du Chevalier à la Triste Figure. Dans sa première production pour le Ballet de Bordeaux voilà vingt ans, d'un romantisme sombre, il faisait mourir Don Quichotte en scène. Le directeur et chorégraphe a gagné en philosophie. L'humour règne sur la scène niçoise.

Vu-An instille dans sa production les ingrédients clés : les cambrés et les bras dressés en V des espagnolades, les grands sauts, les équilibres, les portés et les fouettés, le panache, le tout tenu par le jeu théâtral, l'entrain et le raffinement. Ainsi Don Quichotte met-il le feu à la morosité, malgré un orchestre qui semble perpétuellement courir derrière

Pas de prologue, mais une autre manière d'enchaîner les scènes

la fougue des danseurs. Longue et pétillante, Gaëlle Pujol, sœur de Laëtitia, étoile à l'Opéra de Paris, même une distribution féminine remarquable avec Alba Cazorla Luengo en Cupidon. Céline Marcinno, en Mercedes puis en dame d'honneur et en Gitane, possède

une élégance de diablesse. Le Basilio de Zhanı Lukaj est efficace, mais mériterait un peu plus d'insolence. Il a du moins le mérite de résister aux blessures qui, depuis le début des représentations, ont décimé les deux autres garçons distribués dans le rôle.

Éric Vu-An voit la construction pour plus d'efficacité dans le récit et pour mieux servir le personnage du Quichotte. Pas de prologue, mais une autre manière d'enchaîner les scènes. Celle de la taverne, où Basilio fait mine d'être mort pour que le père de Kitri consente à lui donner sa fille en mariage, arrive au premier acte, juste après la scène d'exposition. Nous voilà fixés sur le destin des amants. Ainsi détaché de leur destin, le rêve du Quichotte reprend de l'importance. D'ailleurs, Dulcinée, dans ses voiles diaphanes dignes d'une apparition, le rejoint dans chacu-

ne de ses prestations. Les Dryades sont vêtues de tuniques antiques, tendance mythologie : «Je n'avais pas les moyens pour des tutus. La Grèce n'est pas loin de l'Espagne et dit l'amour», explique Vu-An en souriant. Mais si j'avais pu, j'aurais fait un corps de ballet d'oddisques pour rappeler le monde musulman si prégnant en Andalousie et dont l'empire restait vive du temps de Cervantès. ■

Lui-même campe un Don Quichotte drolatique et tendrement fêlé qui en dit long sur cette course à l'idéal, voire au rêve impossible, que constitue aujourd'hui la direction d'un ballet classique en province. Le préavis de grève déposé par les danseurs du Ballet de Bordeaux pour défendre sept postes en passe d'être supprimés est là pour rappeler la cruelle réalité... ■

«Don Quichotte», à l'Opéra de Nice jusqu'au 31 décembre. www.opera-nice.org

Un électron libre appelé Rauschenberg

ARTS La Tate Modern réalise la première rétrospective de l'artiste américain depuis sa mort en 2008. Expérimentations sans limites pour ce rebelle qui trouva dans la danse une échappatoire.

Il est étonnant que Paris célèbre cet hiver le grand artiste américain Cy Twombly (1928-2011), un hommage gravé dans le marbre du temple au Centre Pompidou et une solennité qui sied à sa nature farouche, introspective et secrète. Et que, parallèlement, la Tate Modern de Londres fasse de même avec son ami, pair et compagnon des jeunes années à Black Mountain College, Robert Rauschenberg (1925-2008). Enfin, pas tout à fait de même, tant Rauschenberg dégage autre chose, tant la Tate Modern, bastion de la culture vivante en terre rock et punk, est à l'aise avec son monde inventif et désinhibé. Ici, le sexe ne fait pas mystère et les cinq portraits de *Cy-Roman Steps* photographiés de plus en plus près par Bob en 1952 ont tout autre sens qu'à Paris.

Cette première rétrospective depuis la mort de l'artiste des *Combine Paintings* - où les objets les plus divers rentrent dans la toile, de l'échelle au seau, du quill à l'oreiller - a désormais le recul nécessaire pour mesurer toute la force et l'innovation de ce pivot de l'avant-garde américaine des années 1950 et 1960.

Mince comme un danseur ou un acrobate, souriant presque toujours à l'objectif, dégageant un appétit pour la vie qui est une forme de grâce, même quand il la visita en chaise roulante la toute nouvelle foire d'Art Basel à Miami en décembre 2005, Rauschenberg est resté le prototype de l'artiste libre comme l'air. Né dans une austère famille de fondamentalistes chrétiens à Port Arthur (Texas), il en tira un grand besoin de liberté et d'aventure, le goût viscéral de la danse et de l'échappée, plutôt qu'une mélancolie de littéraire qui détortique son spleen. Il fut donc ce «tempérament curieux, ce voyageur infatigable, cet observateur astucieux et ce citoyen très lucide des États-Unis», ce présente Achim Borchardt-Hume, le commissaire de la Tate Modern, qui a œuvré avec Leah Dickerman du MoMA où ira l'exposition en 2017, avant de finir au SFMOMA de San Francisco, musée de la côte Ouest tout beau tout neuf grâce à l'agence d'architecture norvégienne Snohetta.

«Il aimait rencontrer les gens, cultiver des amitiés, n'arrêta pas de tomber amoureux, fut toujours un vif collaborateur», souligne le beau texte du com-

missaire en *Five Propositions*. C'est flagrant dès la première des onze salles que lui consacre le musée londonien. Elle résume là en une poignée de chefs-d'œuvre tout ce que Rauschenberg essaya, inventa, osa tout jeune avant d'en faire ses déclinaisons d'artiste.

«Rauschenberg, c'est un big bang d'idées»

La toute première œuvre est un sublime cyanotype, tirage photographique bleu de Prusse sur lequel Rauschenberg est un Janus à deux corps, l'un de face, l'autre à l'égyptienne (*Untitled, Double Rauschenberg*, 1950). Cette beauté appartient à la Cy Twombly Foundation, preuve si l'on en manquait que Cy avait un goût très sûr. Il y a aussi son fameux *Black Painting* de 1952-1953 où des journaux, trempés dans la peinture noire, viennent sculpter le tableau. Il y a aussi son hommage virtuose et impertinent à Willem de Kooning dont il effaçait lentement un dessin (*Erase De Kooning Drawing*, 1953), une œuvre qui rend les historiens d'art accros et furieusement discursifs.

Comme le présente avec humour Frances Morris, directrice de la Tate

Modern, «Rauschenberg, c'est un big bang d'idées». Sans son *Bed*, lit-sculpture peint comme un grand tableau vertical en 1955, dit-elle, l'artiste britannique «Tracey Emin n'aurait pas pu faire My Bed, installation de 1998 qui concourut pour le Turner Prize 1999». Sans son *Monogram* de 1955-1959 - qui pose une vraie chèvre angora empaillée, au musée peint, un pneu autour de la taille et de son long pelage, sur un plateau d'images machistes très connues et repeintes (icône du Moderna Museet de Stockholm) -, «Damien Hirst n'aurait pas pu découper son agneau en tranches et le plonger dans du formol». Sa lecture de l'actualité arrive directement via les photos de presse dans ses tableaux, ses *Silkscreens* : JFK souriant de ses grandes dents d'Irlandais, la conquête de l'espace, la cause noire et les droits de l'homme, la danse toujours avec Merce Cunningham, Trisha Brown, Lucinda Childs.

Le plus sidérant est sa liberté. Qui aurait osé en 1967-1971 faire ainsi un *Mud Musee*, aquarium de boue beige rose qui clapote et rappelle le sol de la Lune que l'Amérique vient de fouler ? Qui pourrait à partir de simples cartons



Rétrospective II, Robert Rauschenberg, 1964. NATHAN KEAY/MCA CHICAGO /ROBERT RAUSCHENBERG FOUNDATION, NEW YORK

d'emballage usagés faire ces sculptures abstraites qui sont dans le sillage de *Home to the Square* de Josef Albers, son professeur du Bauhaus à Black Mountain College? De ce Rauschenberg se dégage une générosité rare et palpable. Il n'aimait rien tant que partager, y compris son studio avec ses animaux adorés, sa tortue Rocky qui apparaît pour la première fois dans son œuvre *Spring Training* (1965) avec une petite lumière fixée à sa carapace. ■ V.D.
«Rauschenberg» à la Tate Modern, Londres, jusqu'au 2 avril 2017.